

A woman with her hair styled in an updo, wearing a light green, off-the-shoulder, ruffled dress with lace detailing and matching lace gloves. She is looking off to the side with a slight smile. The background is a soft-focus outdoor setting.

COUP
de
CŒUR

CAROLINE LINDEN

Le prétendant anglais

L'HÉRITAGE CARLYLE

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Caroline Linden

Après des études de mathématiques à l'université de Harvard, Caroline Linden devient informaticienne. Sa passion pour la romance l'incite à écrire des histoires sentimentales historiques et contemporaines. Elle est l'auteure d'une vingtaine de romans récompensés et salués par la critique. Elle vit en Nouvelle-Angleterre avec sa famille.

Le prétendant anglais

Aux Éditions J'ai lu

SCANDALES

- 1 – Un infréquentable vicomte
N° 11014
- 2 – Un ténébreux voisin
N° 11144
- 3 – Une femme à tout prix
N° 10926
- 4 – Un cœur silencieux
N° 11685

Le pari du péché
N° 12873

Le prince charmant existerait-il ?
N° 12997

Sur la route de Maryfield
N° 13133

CAROLINE
LINDEN

L'HÉRITAGE CARLYLE - 1

Le prétendant
anglais

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Julie Guinard*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
ABOUT A ROGUE

Éditeur original
Avon Books,
an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© P.F. Belsley, 2020

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2022

Pour Orion, mon compagnon d'écriture

Prologue

1787

Le décès prématuré du pasteur de l'église St. Mary à Kittleston suscita une profonde consternation, et l'affliction sincère de ses paroissiens. À quarante-cinq ans à peine, il avait été unanimement apprécié ; calme et enjoué, toujours un mot gentil à la bouche, toujours prêt à rendre service ou à prêter une oreille bienveillante.

Les dames se réunirent pour consoler la fiancée du défunt, Mlle Calvert, qui était tout aussi adorée, et dont les sanglots désespérés mirent les larmes aux yeux à plus d'un voisin. On se lamentait entre villageois de cette terrible perte, tant pour la pauvre Mlle Calvert que pour la paroisse, car comment espérer retrouver un homme aussi merveilleux ?

Trente kilomètres plus loin, dans la grandiose magnificence de Carlyle Castle, la nouvelle suscita une peine et un deuil tout différents, ainsi qu'une secousse de détresse qui sembla ébranler l'immense château. Stephen St. James n'était pas seulement le pasteur bien-aimé de St. Mary, c'était également le plus jeune frère de Sa Grâce le duc de Carlyle.

— Une blessure qu'il s'était faite avec une vieille faux s'est infectée, dit M. Edwards, l'avoué de la famille.

Ayant appris deux jours plus tôt l'aggravation de l'état de lord Stephen, il était venu sur-le-champ au château.

— Il s'en servait pour couper des branches dans son jardin et s'est accidentellement entaillé la jambe. Quand ils ont enfin appelé le docteur, la plaie était déjà profondément enflammée. On m'a rapporté qu'il n'a pas eu le temps de souffrir beaucoup, ajouta-t-il doucement.

Sa Grâce la duchesse de Carlyle fixait un point par la fenêtre. Ses yeux étaient secs et son menton résolument ferme, mais elle crispait les mains autour d'un mouchoir chiffonné.

— Dieu soit loué. Mon cher, si cher fils, murmura-t-elle. Il aimait tant s'occuper de son jardin...

— Mlle Calvert était avec lui lorsque c'est arrivé. Elle l'a supplié de faire appeler le chirurgien, mais il pensait qu'il s'agissait d'une égratignure.

M. Edwards avait rechigné à faire part de cette précision, mais il l'avait promis à Emily Calvert, qui l'avait prié avec effusion d'implorer le pardon et la pitié de la duchesse. Elle se considérait comme une criminelle parce qu'elle n'avait pas suffisamment insisté pour qu'il consulte un médecin immédiatement.

— La pauvre fille, répondit la duchesse sans bouger les yeux. Elle n'a rien à se reprocher. Personne ne pouvait convaincre Stephen de s'inquiéter. Ce n'était pas dans sa nature.

Sa voix trembla à la fin de la phrase, et elle prit une profonde inspiration avant de reprendre :

— Envoyez quelqu'un pour voir si Mlle Calvert a besoin de quoi que ce soit.

M. Edwards toussota.

— Elle aimerait se recueillir sur sa tombe.

Après un long silence, la vieille dame dit :

— Il faut d'abord que nous procédions à l'inhumation.

Elle poussa un soupir et ses mains s'agitèrent un instant.

— Bien sûr qu'elle peut venir. Comment le lui refuserais-je ?

M. Edwards en prit note, tandis que la pendule en porcelaine sur la table égrenait imperturbablement ses secondes.

— Avez-vous des souhaits particuliers pour les obsèques, madame ?

— Heywood saura quoi faire, répondit-elle.

L'auguste majordome de Carlyle savait toujours quoi faire.

— Comme cela s'est passé pour... pour lady Jessica.

Lady Jessica avait été la seule fille de la duchesse. Ils l'avaient enterrée sept ans auparavant. La voix de Sa Grâce se brisait encore lorsqu'elle prononçait son prénom.

— Oui, madame.

Il griffonna quelques notes supplémentaires avant d'ajouter :

— Je suppose que monsieur le duc a été prévenu. Le visage de la vieille dame se crispa.

— Non, je m'en chargerai plus tard. Il était souffrant, ce matin.

— Bien sûr, murmura l'homme de loi.

Si formidable qu'elle soit, la duchesse était aussi une mère qui venait de perdre son benjamin, et devait annoncer au dernier enfant survivant qu'ils allaient rouvrir la crypte familiale pour enterrer son frère. Sans aucun doute, la conversation serait douloureuse et difficile. L'esprit du duc n'était ni vif ni agile, et ses facultés de compréhension aléatoires.

Mais on n'y pouvait rien. M. Edwards hésita, puis il reposa la plume dans l'encrier.

— J'aimerais aborder un dernier sujet...

— Oui, oui, dit-elle sèchement en fronçant les sourcils, le regard toujours vers l'extérieur. Je sais.

Il attendit, mais comme elle n'ajoutait rien, il poursuivit à contrecœur :

— J'ai pris la liberté d'examiner les archives familiales...

— Ah ?

La duchesse fournit un effort visible pour se ressaisir.

— Eh bien ? dit-elle d'un ton cassant. De qui s'agit-il ?

Lord Stephen n'avait pas seulement été le plus jeune frère du duc, mais également son unique héritier. Un terrible accident de cheval survenu des années auparavant avait laissé le duc avec le cerveau d'un enfant. Lord John ne s'était jamais marié, n'avait pas eu de fils et n'en aurait jamais. La mort de Stephen signifiait que le duché devait maintenant être transmis à un cousin éloigné.

Tout le monde à Carlyle Castle avait nourri l'espoir que le mariage de lord Stephen produirait un héritier. Il avait rencontré Mlle Calvert sur le tard. Ce n'était pas une très jeune femme, mais elle avait encore l'âge d'enfanter, et lord Stephen et elle avaient été sincèrement attachés l'un à l'autre. Cet espoir étant à présent anéanti, l'héritier ignorait quel legs monumental s'apprêtait à lui revenir.

M. Edwards sortit un document de sa mallette. Trente ans plus tôt, le deuxième fils Carlyle, lord Williams, avait été tué dans les colonies américaines, peu avant l'accident de l'actuel duc. Les années s'étaient écoulées et comme lord Stephen ne se mariait pas, la succession était devenue précaire. Discrètement, M. Edwards avait commencé à se renseigner à propos de trois hommes, dans l'éventualité que ce jour arrive.

Malgré l'urgence, il devait s'y prendre avec délicatesse. Il était l'avoué de Carlyle depuis plus de vingt-cinq ans, assez longtemps pour connaître les secrets de la famille. Il choisit de débiter par le sujet le plus facile.

— Le capitaine Andrew St. James, de la garde écossaise de Sa Majesté. Son grand-père était le plus jeune frère de Sa Grâce le quatrième duc.

— Oui, dit-elle, son expression indéchiffrable à l'évocation de son défunt mari. Je me souviens. C'est donc le petit-fils d'Adam. Ce garçon ressemble-t-il à son grand-père ?

M. Edwards s'éclaircit la gorge. Lord Adam avait été un homme raisonnable et charmant. Cela ne lui avait pas épargné une farouche querelle avec son frère aîné le quatrième duc, et lord Adam avait coupé les ponts avec sa famille depuis des décennies.

— Je n'en ai aucune idée, Votre Grâce. D'après mes rapports, le capitaine St. James est honorable.

Elle se racla la gorge avec dédain et demanda :

— Quel âge a-t-il ? Est-il marié ?

— Environ trente ans, Votre Grâce, et il n'est pas marié, à ma connaissance.

Elle poussa un soupir.

— Typique des militaires.

Son deuxième fils s'était engagé dans l'armée britannique et n'en était jamais revenu. Elle ne tenait pas l'armée en haute estime.

Au bout d'un moment, la duchesse se leva.

— Je suppose que nous devrions nous féliciter qu'il ait survécu aussi longtemps. Cela signifie peut-être qu'il est très intelligent. Ou très bête. Je ne sais pas ce que je préfère... Qui d'autre ?

Edwards sortit une nouvelle feuille.

— M. Maximilian St. James.

— Je devine au son de votre voix que celui-là n'est pas si respectable.

L'homme soutint son regard.

— C'est un joueur, Votre Grâce. Il ne possède aucun autre revenu, j'ai l'impression, mais il s'est fait une réputation dans les cercles de jeu. C'est un descendant du deuxième duc, il a environ vingt-sept ans et n'est pas marié non plus.

— Les jeunes hommes de notre pays sont des imbéciles aux mœurs dissolues, de nos jours, dit-elle tandis que sa mine s'allongeait. C'est tout ?

— Eh bien... peut-être pas.

L'avoué hésita. Il s'apprêtait à s'aventurer en territoire délicat.

— Sa Grâce le quatrième duc avait un autre frère.

— Oui, dit-elle au bout d'un moment avec surprise. Seigneur, je l'avais oublié...

M. Edwards hocha la tête. Presque tout le monde l'avait oublié, car tel avait été l'ordre du duc. Le premier frère, lord Adam, avait été banni mais on parlait encore de lui à Carlyle Castle. Lord Thomas St. James, en revanche, avait disparu à l'âge de cinq ans. Il avait été le chouchou de sa mère, à tel point qu'elle l'avait emmené lorsqu'elle avait fui son mari, le troisième duc, pour regagner sa France natale. D'après la rumeur, elle était retournée auprès du vicomte français qui avait été son amant. On chuchotait que lord Thomas était peut-être l'enfant de cet homme.

Cela avait causé un scandale retentissant, et le troisième duc avait déclaré que sa femme et son fils étaient morts à ses yeux. Lors d'une occasion mémorable, une demi-douzaine de domestiques avaient été fouettés parce qu'on les avait surpris en train de parler d'elle. Après cela, les noms de la duchesse fugueuse et de son fils n'avaient plus jamais été prononcés par aucun membre du personnel ni personne de la maison des Carlyle. Le quatrième duc n'avait pas été plus clément vis-à-vis de la désertion de sa mère et, avec

le temps, Anne-Louise et son fils Thomas étaient tout simplement tombés dans l'oubli.

— J'ai fait quelques tentatives pour retrouver leur trace. Sans succès.

M. Edwards marqua une pause.

— Cela fait plusieurs décennies. Comment savoir où vit lord Thomas ?

La duchesse renifla.

— Ses petits-fils, vous voulez dire. Il doit avoir quatre-vingts ans, s'il est encore en vie. Les hommes ne vivent pas aussi longtemps chez les Carlyle.

Une nouvelle grimace de tristesse déforma son visage avant qu'elle n'ajoute :

— Et les petits-enfants en question, s'ils existent, seraient *français* !

— C'est fort probable, murmura M. Edwards. Il faudrait que je lance de véritables recherches pour retrouver la piste de lord Thomas et de ses éventuels descendants.

— Le faut-il ? demanda-t-elle sèchement.

Il hésita.

— Si l'un des fils ou petits-fils de lord Thomas avait survécu... il aurait la préséance dans l'ordre de succession.

Pendant un moment, la duchesse garda un sombre silence.

— Un militaire, un joueur ou un Français, résuma-t-elle avec amertume.

Elle leva les yeux vers le plafond aux moulures exquises, les hautes fenêtres étincelantes, les meubles raffinés, les tableaux dans leurs cadres dorés.

— Et l'un de ces hommes aura Carlyle, ajouta-t-elle. Elle se retourna vers Edwards.

— Faites-les venir. Tous, si vous trouvez la piste de Thomas en France, mais je veux voir les deux autres ici dès que possible. Il n'est pas question qu'un

blanc-bec idiot ou un voyou sans cœur prenne la place de mon fils.

— Oui, madame.

— Restez à ma disposition toute la semaine prochaine, poursuivit-elle. J'aurai des instructions à vous donner concernant cette bande de déplorables héritiers, et nous devons également régler certaines affaires importantes relatives au patrimoine familial.

M. Edwards poussa un soupir.

— Votre Grâce, je ne peux pas m'occuper de toutes les affaires de la famille, même si je m'installais à demeure. Vous devez m'autoriser à engager un nouveau régisseur. M. Grimes m'assure qu'il est incapable actuellement de reprendre son poste, et je crains qu'il ne le soit plus jamais...

La duchesse agita une main avec irritation.

— Fort bien. Mais à titre d'essai seulement, précisa-t-elle tandis que l'avoué manifestait son soulagement. J'aime bien Grimes, et je garde espoir qu'il revienne.

M. Grimes avait presque soixante-dix ans et souffrait depuis quelque temps d'une maladie pulmonaire. Il ne reprendrait pas son poste. Edwards avait déjà pris les dispositions pour sa retraite : il ne manquait plus que l'approbation de la duchesse... et un remplaçant. En attendant, ces responsabilités incombaient désormais à Edwards, et ces six derniers mois avaient bien failli le conduire lui-même à la retraite.

— Je me renseignerai dès que je serai à Londres, madame.

— Hmm.

Elle lui adressa un regard sombre et agita l'index dans sa direction.

— Trouvez un homme fiable et sérieux, monsieur Edwards, qui possède une bonne expérience dans la gestion d'un tel patrimoine. Pas un de ces jeunes garçons ambitieux qui veulent constamment améliorer des choses qui n'ont aucun besoin de l'être.

— Naturellement, madame.

— Vous pouvez partir, décréta-t-elle.

L'avoué se leva, rassembla ses papiers et sortit en s'inclinant.

Sophia Constance St. James s'assit dans son fauteuil tapissé de soie, ses doigts parés de bagues crispés autour d'un mouchoir du coton irlandais le plus fin, et contempla sans la voir par la haute fenêtre à meneaux l'immense étendue verdoyante. Sur les collines lointaines, les champs étaient parsemés de moutons gras. Tout cela faisait partie de Carlyle à perte de vue, et bien au-delà.

De nombreuses décennies auparavant, elle était arrivée au bras de son nouvel époux George Frederick, quatrième duc du nom, un homme qui avait deux fois son âge. Le jour de son mariage, sa mère lui avait chuchoté à l'oreille qu'elle devait se faire respecter tout de suite, ou rester docile à tout jamais. Elle avait choisi d'imposer sa volonté. Fille unique et héritière d'un riche banquier, elle avait apporté une fortune colossale dans ce mariage, et exigeait de son mari qu'il reconnaisse sa valeur. Si tyrannique et arrogant qu'il ait été, il l'avait fait, car elle ne lui avait pas laissé le choix.

À sa mort, elle avait espéré mener une existence plus agréable, mais avait enduré la perte terrible d'un fils, la blessure fatale de son aîné, et le décès de sa seule fille. Mais Sophia avait continué à endosser sans faille ses lourdes responsabilités. Pendant près de trente ans, elle avait été la tutrice de son fils et s'était occupée de tout, déterminée à ce que le duché soit préservé pour la génération suivante.

À présent, la propriété allait être transmise au fils de quelqu'un d'autre, et elle enterrerait le sien, son Stephen affectueux, charmant et bien-aimé. Sa gorge se noua. Trois de ses enfants étaient morts. Tous ses rêves et ses amours, disparus. Bien que son fils aîné

soit encore en vie, il n'était plus son Johnny, et il n'avait pu mener l'existence qu'elle avait espérée pour lui. L'horizon verdoyant par la fenêtre aurait aussi bien pu être un mirage.

Un bruissement sur ses jupes troubla ses pensées moroses.

— Allons, Percival ! s'exclama-t-elle lorsque le gros chat roux sauta sur ses genoux.

— Je suis désolée, madame, dit Philippa Kirkpatrick en refermant la porte. Il guettait l'ouverture de la porte, allongé derrière.

La duchesse sourit et souleva le chat pour le regarder dans les yeux.

— Tu n'aimes pas être exclu, n'est-ce pas, mon beau matou ?

Elle baissa les bras et l'animal se blottit sur ses genoux en ramenant sa queue sur sa tête.

— Dois-je le faire sortir ? demanda Pippa.

— Non, laisse-le, dit la duchesse en caressant la fourrure du félin. Il me console un peu.

Sans faire de bruit, Pippa prit place sur une chaise à côté d'elle. Elle croisa les mains sur ses genoux et attendit.

La duchesse lui en fut reconnaissante. Malgré sa jeunesse, Pippa n'était pas une de ces jeunes filles frivoles qui ne songeaient qu'à danser et faire les coquettes avec une mouche sur la joue. Elle avait toujours été adorable, dès l'instant où la duchesse avait posé les yeux sur elle, le jour où sa fille Jessica avait épousé le père veuf de Pippa, Miles. Blottie dans les bras paternels, la petite Pippa l'avait regardée avec ses grands yeux sombres et avait souri, et la duchesse avait été instantanément séduite.

— Vous voyez, mère, avait dit Jessica avec un sourire lumineux en lissant les cheveux de la fillette. J'ai eu un mari et une fille d'un seul coup d'un seul !

Jessica avait aimé Philippa comme si elle avait été sa propre fille, et la duchesse l'avait également adoptée. En grandissant, l'enfant s'était mise à beaucoup ressembler à Jessica, et la duchesse regrettait qu'elle ne soit pas vraiment sa petite-fille.

Elle poussa un soupir silencieux. Elle n'aurait plus de petits-enfants, maintenant.

— Mme Humphries a-t-elle apporté le crêpe ?

— Oui, madame. Les bonnes sont en train de couvrir les miroirs.

La duchesse lui jeta un bref regard et remarqua la couleur de sa robe.

— Je vois que vous êtes déjà en deuil.

Philippa plissa les yeux.

— Lord Stephen a toujours été très bon vis-à-vis de moi, madame. C'est injuste qu'il soit parti si jeune.

— En effet, murmura la duchesse.

C'était très injuste.

— Edwards est venu me parler de l'héritier.

La jeune fille arrondit les yeux.

— Déjà ? Oh, madame, quel manque de tact !

La duchesse secoua une main, arrachant un miaulement à Percival, et se remit à le caresser.

— Ce n'est pas prématuré. J'aurais dû le faire il y a plusieurs années, si je n'avais pas été si certaine que Stephen allait se marier et...

Elle ferma les yeux en pensant soudain au rire éclatant de Stephen, à sa voix lui assurant qu'il connaissait ses devoirs envers Carlyle. « N'ayez crainte, mère, lui avait-il promis en venant lui parler de ses fiançailles avec Mlle Calvert. Je saurai me montrer à la hauteur de vos espérances. »

Elle dut fournir un gros effort pour arracher son esprit aux souvenirs. Elle était cernée par les fantômes, aujourd'hui.

— Les candidats possibles sont des hommes adultes, certainement pétris dans leurs habitudes, et

assurément inaptes à assumer les responsabilités qui vont leur incomber.

Elle marqua une pause.

— Je n'ai aucune intention de laisser Carlyle entre les mains d'un imbécile ignare. Je n'ai peut-être rien à dire concernant celui qui héritera, mais je peux exercer toute la pression qui est en mon pouvoir pour le rendre digne du titre. J'ai demandé qu'on les fasse venir.

— Oui, madame, dit Philippa après une pause étonnée.

— J'aimerais bien votre aide, poursuivit la duchesse. Ils comprendront vite mon rôle et, je n'en doute pas, ils essaieront de me flatter et de m'amadouer. Mais vous... Ils ne seront pas si désireux de vous plaire. Vous devrez être mes yeux et mes oreilles pour discerner leurs véritables sentiments et leurs intentions.

— Bien sûr, madame. Comme vous voudrez.

La duchesse se tourna vers elle avec un petit sourire triste.

— Je m'en remets à vous, Pippa.

Celle-ci lui rendit son sourire.

— Je ferai de mon mieux, Votre Grâce.

— Je le sais. C'est pourquoi je compte si pesamment sur vous, ma pauvre fille.

— Je ne suis pas à plaindre du tout ! Je me réjouis de pouvoir vous apporter un peu de soutien.

La duchesse lui tapota la main.

— Cela a toujours été le cas, mon enfant.

Elle plongea à nouveau les yeux vers la fenêtre et garda le silence un long moment.

— L'héritier le plus probable est un officier militaire. Je nourris des espoirs sur lui, dit-elle enfin. Bien minces, mais que voulez-vous ? M. Edwards me dit que c'est un homme respectable, quoi que cela puisse signifier à l'armée. L'autre, en revanche...

Elle eut un claquement de langue mécontent.

— Un joueur ! Et c'est un parent très éloigné. Non, je ne mise pas cher sur celui-là.

— Ils vous surprendront peut-être, madame, hasarda Pippa.

— Ou peut-être pas, répliqua la duchesse. Quoi qu'il en soit, l'un ou l'autre serait préférable à un Français. Un *Français* ! Mon mari se retournerait dans sa tombe à l'idée que Carlyle tombe entre les mains d'un Français.

Elle réfléchit un moment à cette horrible perspective, avant de se lever.

— Le joueur est certainement irrécupérable. Joueur un jour, joueur toujours. C'est comme une infection du sang. Quant au Français...

Elle soupira.

— Je vais me contenter d'espérer qu'il n'existe même pas, ou au moins qu'il ne souhaite pas être retrouvé. À présent, prions pour que tout se passe au mieux, et misons tout sur le capitaine St. James.

1

Maximilian St. James comprit que sa réputation l'avait précédé.

Cela se voyait sur le visage du majordome en perruque, guindé et réprobateur, qui ordonna que les bagages de Max soient portés dans une chambre d'amis à son arrivée. Il l'avait deviné au regard en coin que lui avait jeté l'avoué lorsqu'ils s'étaient rencontrés. Cela lui avait rappelé les tuteurs qui le jugeaient avant d'essayer de lui inculquer quelques notions de grec et de théologie.

Et il le constata très clairement sur le visage de la duchesse de Carlyle elle-même, assise dans son fauteuil qui ressemblait à s'y méprendre à un trône, et qui dardait sur lui un regard perçant comme si elle s'attendait à ce qu'il dérobe un bibelot.

Max avait l'habitude de cette défiance. Et cela lui était égal.

Après tout, si la duchesse ne voulait pas de lui ici, elle n'avait qu'à ne pas lui envoyer une lettre s'apparentant peu ou prou à un décret royal pour exiger qu'il se présente à Carlyle Castle, comme s'il était un domestique ou un chien qu'on appelle d'un claquement de doigts.

Hélas, cela avait suffisamment piqué sa curiosité pour qu'il réponde à sa lettre, au lieu de la déchirer en deux devant le valet boudeur qui la lui avait remise. L'affaire laissait espérer des bénéfices.

Max ne négligeait jamais rien qui pouvait lui rapporter quelque chose. Et cette convocation, bien qu'auréolée de mystère et de condescendance, s'annonçait prometteuse.

Jusqu'à présent, son instinct ne l'avait pas trompé, tant concernant le mystère que les avantages potentiels. Après un petit déjeuner solitaire ce matin-là, il était parti en exploration. Le château consistait en une tentaculaire bâtisse de pierre mais était parfaitement entretenu, avec des tapisseries anciennes au mur et des antiquités précieuses sur les cheminées.

Max avait profité de sa présence à Carlyle pour s'intéresser à une personne dont il avait entendu parler presque toute sa vie. Accompagné d'un valet impassible, il s'était promené dans les couloirs du château, jusqu'à la galerie de portraits.

Il avait rapidement découvert l'objet de son intérêt, à l'extrémité. La longue perruque bouclée du deuxième duc de Carlyle tombait en cascade sur son armure polie ; son visage étroit était presque délicat, à l'exception de la moustache sur sa lèvre supérieure. Un foulard de lin raffiné ou de dentelle était noué négligemment autour de son cou et des champs vallonnés – probablement Carlyle – s'étendaient derrière lui.

Max avait toujours su qu'un duc figurait parmi ses ancêtres. Cela avait été le motif de fierté préféré de son père, et la source d'espoir principale de sa mère. Quant à lui, il exploitait la chose à son profit dès que possible, en songeant parfois avec tendresse à Frederick Augustus, cet ascendant illustre et inconnu. Évoquer son nom et laisser entendre que Max était encore proche de la branche ducale de la famille l'avait tiré d'affaire plus d'une fois, bien que cela n'ait jamais vraiment amélioré sa condition.

Il avait longuement étudié son arrière-arrière-grand-père. Lui ressemblait-il ? Il en doutait. L'homme posait avec une autorité arrogante, sûr de sa fortune

et de son pouvoir. Max, en revanche... Trop de voyous et d'individus peu recommandables, tous sans le sou, s'étaient mis entre eux pour qu'il ait l'impression d'être de la même famille.

— Enchanté, avait-il dit doucement en adressant un bref hochement de tête à son trisaïeul.

Puis il avait tourné les talons et s'était éloigné.

Il était à présent assis dans un salon élégant, sous l'œil suspicieux de son hôtesse, et attendait, un léger sourire aux lèvres. La duchesse trônait sur un siège aux sculptures si ornementées que la reine elle-même l'aurait enviée. C'était une vieille dame bien en chair de soixante-quinze ans, dont les cheveux gris frisés étaient relevés très haut au-dessus de la tête, selon la mode en vigueur. Bien qu'on soit le matin, elle portait une robe de soie raffinée noire, et ses seules bagues auraient pu entretenir un gentilhomme – même dépensier – pendant un an. Max aperçut la pointe de ses pantoufles, sur un somptueux repose-pied doré, et les diamants de ses boucles d'oreilles lui jetèrent leurs éclats.

L'avoué était assis à côté d'elle, sobre homme de loi vêtu de noir de la tête aux pieds. Le soleil matinal brillait sur ses cheveux clairsemés. Il inscrivait quelque chose sur les papiers étalés devant lui, et ce fut seulement lorsqu'il releva les yeux pour l'évaluer que Max soupçonna que ces notes portaient sur lui.

Un autre invité était arrivé, probablement ce matin seulement : il n'avait pas été présent au petit déjeuner deux heures plus tôt, et les plis de son pantalon semblaient poussiéreux, comme s'il n'avait pas eu le temps de se changer. Plus grand que Max, il pesait certainement quelques kilos de plus et lui fit l'effet d'un type plutôt mal dégrossi. Un soldat, devina Max, bien que l'homme soit en civil. Il avait cette manière de se tenir suggérant qu'il était habitué à porter une

épée contre la hanche. Il s'assit sur la chaise située à côté de celle de Max, en face de la duchesse.

Personne ne prit la peine de les présenter l'un à l'autre.

— Bonjour, dit brusquement la duchesse. J'espère que vous êtes arrivés ici sans anicroche.

Max esquissa un sourire. Il avait voyagé dans cette malle-poste infernale, jusqu'à ce qu'il réussisse à charmer la fille d'un aubergiste, qui l'avait laissé prendre un cheval à crédit. L'état des routes était épouvantable, il avait plu le premier jour et, sans cette fille d'aubergiste compatissante, il serait arrivé épuisé et à pied, son bagage à la main, comme un colporteur.

— Oui, Votre Grâce, fit le soldat poliment.

— Ce fut un excellent voyage, dit Max de son ton traînant.

Il croisa les jambes et posa un poignet sur son genou, l'image de l'insolence canaille.

Elle pinça les lèvres.

— Parfait. Vous vous demandez certainement pourquoi je vous ai convoqués tous les deux à Carlyle.

Elle se tourna vers l'avoué.

— M. Edwards va vous l'expliquer.

L'homme rajusta ses lunettes.

— Le 14 avril dernier, lord Stephen St. James, frère cadet de Sa Grâce le duc de Carlyle, est décédé d'une infection.

Le soldat avait des yeux verts pénétrants. Il les posa sur la duchesse.

— Je vous présente toutes mes condoléances, madame.

— Merci, capitaine. C'est très aimable à vous.

— Lord Stephen était l'héritier le plus proche de Sa Grâce, poursuivit l'avoué. Carlyle lui-même n'a ni femme ni enfant, et sa condition physique empêche cette éventualité.

Le soldat sursauta sur son siège en prenant une brusque inspiration. Max lui coula un bref regard.

Une étrange pensée se forma dans son esprit. Mais non, c'était impossible... Le duc et lui n'étaient que des cousins très éloignés, et si quelqu'un à Carlyle s'intéressait ne serait-ce que vaguement à ce qu'il était advenu de lui, on ne le lui avait jamais fait savoir. Des siècles auparavant, pendant l'enfance de Max, sa mère s'était adressée au duc pour lui demander de l'aide lorsque son père s'était enfui avec l'une de ses conquêtes et les avait abandonnés sans argent. Il se rappelait encore l'expression tragique de sa mère devant la brève réponse, accompagnée d'un misérable billet de cinq livres. Ils avaient failli mourir de faim cet hiver-là, contraints d'habiter chez la famille de sa mère. Le père de Max était revenu dans le courant du printemps, ivre, sans un sou, et totalement impénitent.

Il jeta un nouveau coup d'œil au soldat. Le gaillard semblait se rendre compte de ce qu'il était en train de se passer. Il s'était redressé sur sa chaise, en alerte.

Max se tortilla sur son siège. Le capitaine devait être également membre de la famille. Plus proche, ou plus éloigné ? Parce qu'il n'y avait qu'une seule raison pour que la mort de l'héritier du duc de Carlyle les intéresse l'un ou l'autre.

Ce fut l'instant que choisit la duchesse pour le confirmer.

— Lord Stephen n'avait ni femme ni enfant non plus. De ce fait, à la mort de mon fils John, le duché devra être transmis à l'un de ses cousins éloignés.

Son regard passa de l'un à l'autre.

— En résumé, à l'un de vous.

Jésus Marie Joseph et tous les anges ! Le cœur de Max s'affola violemment dans sa poitrine. Un duché ! Et pas n'importe lequel... Carlyle, un patrimoine vaste et prospère.

Cependant, il reprit son sang-froid, son euphorie muselée par les paroles du soldat :

— C'est une nouvelle tout à fait inattendue, Votre Grâce, dit-il d'une voix grave et rocailleuse. Puis-je vous demander comment... ?

— Certainement, répondit-elle d'un ton bref. M. St. James est l'arrière-arrière-petit-fils du second duc.

Elle le regarda en haussant un sourcil, et Max inclina la tête en signe d'acquiescement.

— Quant à vous, capitaine, vous êtes l'arrière-petit-fils du troisième duc.

De sorte que le soldat passait avant lui. Max relâcha silencieusement son souffle.

— C'est une nouvelle bouleversante, madame, répondit le capitaine.

Si la nouvelle l'avait ébranlé, il s'en était vite remis.

— Mais n'y a-t-il personne... ?

L'avoué s'éclaircit la gorge et ouvrit la bouche, mais la duchesse le devança :

— Non, personne de plus proche.

Ils échangèrent un regard lourd de sens, puis l'avoué reprit :

— Vous l'ignorez peut-être, messieurs, mais Sa Grâce le duc a subi une blessure terrible voilà plusieurs années. Cela l'a rendu incapable de se marier et d'engendrer des héritiers directs, ce qui signifie qu'il n'y a aucune chance pour que l'un de vous soit supplanté dans l'ordre de succession.

Il tira de sous son coude un grand parchemin et l'étala sur la table devant eux.

— J'ai pris la liberté d'établir cet arbre généalogique.

Ils se turent, tandis que Max et le soldat se penchaient à l'unisson en tendant le cou.

— Ces éléments seront précieux quand viendra le moment de revendiquer l'héritage, d'autant plus

qu'aucun d'entre vous n'est un descendant en droite ligne de l'actuel ou du précédent détenteur du titre.

Pour la première fois, les yeux de Max croisèrent ceux du capitaine. L'homme semblait aussi stupéfait que lui. Le duc de Carlyle était incapable d'engendrer un héritier ? Le seul héritier, lord Stephen, était mort ? Et il avait... Max jeta un rapide coup d'œil à l'écriture soigneusement calligraphiée sur le parchemin. Le duc avait près de soixante ans.

L'affaire était pressante, songea-t-il.

La duchesse brisa le silence.

— Je comprends que cela vous surprenne. J'en ai été moi-même tout aussi alarmée.

Le duvet se hérissa sur la nuque de Max. Il savait exactement ce qu'elle voulait dire. Cela aurait pu ne pas être aussi horrifiant pour eux s'ils avaient pris la peine de s'intéresser à lui des années plus tôt.

— Je ne dirais pas tout à fait « alarmant », dit-il de sa voix veloutée. Surprenant, je vous le concède.

Le regard de la duchesse aurait pu le transformer en une statue de cendres. L'avoué poussa un soupir déçu. Même le capitaine lui adressa un regard réprobateur. Max se contenta de leur répondre à tous les trois par un grand sourire.

— Les lois de la succession sont claires, déclara la duchesse en continuant à le dévisager avec dégoût. Le titre et les terres doivent être transmis à un héritier mâle de la lignée St. James, et il en sera ainsi. L'un de vous deux deviendra le prochain duc de Carlyle. Le capitaine St. James, vraisemblablement. Ou M. St. James dans le cas où il arriverait malheur au capitaine.

L'expression de la vieille dame était claire : si c'était Max qui héritait, ce serait à ses yeux une calamité frôlant l'apocalypse.

— La succession s'accompagne naturellement d'une fortune considérable, poursuivit-elle. C'est une

responsabilité énorme, et aucun de vous deux n'a été préparé à l'assumer.

— Naturellement, murmura Max.

— Je me suis renseignée sur vous, poursuivit-elle. Ce que j'ai appris ne m'a pas du tout rassurée, mais nous devons nous adapter à la situation. Aucun de vous n'a encore de femme.

— Non, madame, répondit le capitaine.

Certains mois, Max avait à peine de quoi subsister ; il aurait été bien en peine de subvenir aux besoins d'une famille. La duchesse, avec ses bijoux et ses repose-pieds tapissés de soie, ignorait tout de lui.

— Pas de femme qui soit à moi, précisa-t-il nonchalamment.

Le silence ressembla à une petite bulle de surprise. L'homme de loi comprit le premier ce qu'il voulait dire, pinça les lèvres et baissa la tête. Le capitaine toussota, et la duchesse le fusilla du regard.

— Vous ne vous êtes jamais non plus soucie de respectabilité, monsieur, riposta-t-elle. C'est bien ce qui me contrarie. Le duc de Carlyle exerce un pouvoir immense, et il doit s'en acquitter avec dignité et bienséance.

Max songea au dernier duc qu'il avait croisé, le jeune Umberton, qui avait perdu au jeu onze mille livres en un soir avant de baisser son pantalon et uriner sur la table pour exprimer son mécontentement. Dignité et bienséance.

— Il s'agit d'une responsabilité colossale, approuva le capitaine, sérieux comme un juge, buvant ses paroles comme les Saintes Écritures. J'espère en devenir digne.

Ses manières, obséquieuses aux yeux de Max, eurent le mérite d'amadouer quelque peu la glaciale duchesse, qui lui adressa un hochement de tête.

— Je n'en attends pas moins de vous, capitaine.

Le regard qu'elle réserva à Max était redevenu froid.

— Et de vous également, monsieur St. James.

Il acquiesça de la tête.

— Je comprends bien que cette requête peut vous sembler difficile, poursuivit-elle. Je suis disposée à vous aider. M. Edwards va vous donner à chacun cinq cents livres, immédiatement. Je vous fais confiance pour en faire un usage raisonnable, et revenir à Carlyle Castle dans six mois transformés en gentils-hommes plus sobres et raffinés. Si je suis satisfaite de vos progrès, je vous accorderai encore mille cinq cents livres par an, afin que vous continuiez à vivre dans la respectabilité.

Dieu tout-puissant ! Cinq cents livres maintenant, mille cinq cents par an... Pendant un instant, Max crut avoir mal entendu.

Mais il avait aussi pris note du mot « si », et se rendit compte que la manne n'était peut-être pas vraiment miraculeuse.

— Et si vous n'êtes pas satisfaite ? demanda-t-il poliment.

Elle poussa un soupir.

— Dans ce cas, vous ne recevrez pas un penny de plus de ma part. Êtes-vous réellement assez idiot pour laisser passer une telle chance, monsieur St. James ?

Bien sûr que non. Max inclina la tête respectueusement.

— Je posais la question par simple curiosité.

— Je me tiendrai au courant de vos progrès au cours des six mois à venir.

Elle lui adressa un regard d'avertissement avant d'ajouter :

— Je ne suis pas votre ennemie. Cette proposition est destinée à vous aider. Ne croyez pas que Carlyle se gère sans efforts, ni qu'il suffit d'engager un régisseur pour tout faire. Vous n'avez pas reçu l'éducation nécessaire pour endosser une telle charge. Cela ne se fera pas sans mal, mais vous devrez vous montrer à

la hauteur. Je vous exhorte à accepter mon offre et à la prendre au sérieux.

Le capitaine s'éclaircit la gorge.

— Oui, bien sûr, Votre Grâce. C'est extrêmement généreux de votre part.

— Il ne s'agit pas de générosité, riposta-t-elle. Je ne tiens aucunement à voir Carlyle péricliter. Je souhaite que ce patrimoine soit transmis à quelqu'un qui appréciera Sa Majesté, se souciera de toutes les personnes qui en dépendent, et le préservera pour les générations futures. Vous avez six mois pour prouver que vous pouvez devenir cet homme-là. Et ne craignez pas que les annuités s'arrêtent au cas où je décéderais, ajouta-t-elle en posant à nouveau ses yeux noirs sur Max. Je donnerai toutes les instructions dans mon testament afin que votre rente soit reconduite, tant que mes conditions seront respectées.

Max n'avait même plus envie de la faire enrager. Juste ciel, il n'aurait jamais imaginé qu'une telle aubaine se présenterait un jour. La duchesse parlait sérieusement. Quand la chance tournait ainsi, il fallait être idiot pour ne pas sauter dessus.

— Et quelles seront ces conditions, Votre Grâce ? s'enquit-il.

— Respectabilité, dit-elle sèchement. Pas de conduite scandaleuse. Sobriété. Les ducs de Carlyle détiennent depuis longtemps des positions de force à Westminster, et je vous conseille de vous intéresser à la politique afin de vous montrer à la hauteur lorsque vous siégerez à la Chambre des lords.

Elle marqua une pause.

— J'ai toujours considéré qu'une femme n'a pas son pareil pour assagir un homme. Le prochain duc devra engendrer un héritier légitime. Il vous faudra donc une épouse convenable, et je vous encourage vivement à en chercher une dès à présent.

— Nous devons nous marier ? demanda le capitaine en fronçant imperceptiblement les sourcils.

— Il faudra un héritier au duc de Carlyle, répéta-t-elle. Si c'est vous et si vous ne procréez pas, capitaine, M. St. James deviendra l'héritier présomptif.

Max et le soldat échangèrent un regard fugace. Je n'ai aucune chance de devenir l'héritier du duché, songea Max. Le capitaine était le genre d'homme à faire ce qu'on attendait de lui. Il était probablement déjà en train de penser à une femme qui serait enchantée de devenir sa future duchesse.

Comment lui en vouloir ? Tout le monde dans cette pièce savait bien que lui-même ferait un duc déplorable.

— M. Edwards répondra à toutes vos questions, conclut la duchesse tandis que la pendule carillonnait.

Lorsqu'elle se leva, un gros chat roux sortit de sous son fauteuil, s'étira et bâilla.

— Permettez, Votre Grâce...

Le soldat bondit pour l'aider et s'inclina avec sollicitude pour lui offrir son bras. Max surprit quelques paroles prononcées à voix basse alors qu'ils avançaient vers la porte, et devina que le capitaine s'inquiétait tout particulièrement pour l'épouse. Il aurait pu jurer qu'il demandait à la duchesse de lui désigner une femme.

Dieu merci, il n'aurait pas ce problème. Il se tourna vers l'avoué qui restait assis, les mains sur ses papiers.

— Une rente annuelle pour bonne conduite.

— Tel est le souhait de Sa Grâce, répondit l'homme dont les lunettes étincelaient.

— Et c'est vous qui jugerez si nous remplissons les conditions ?

— En effet.

— Mariage et sobriété, dit Max, songeur. Voilà deux choses bien définies. Soit un homme est marié, soit il ne l'est pas. Soit il boit, soit il est sobre. La

respectabilité, en revanche... voilà une notion moins objective.

— Je comprends votre inquiétude, assura M. Edwards en retirant ses lunettes. Je vous conseillerais de vous demander tout simplement si vous pourriez assumer vos actes sur la place publique. Si vous êtes prêt à les revendiquer fièrement, je pense que vous n'avez pas grand-chose à craindre de Sa Grâce.

Max n'en était pas si certain. La duchesse serait horrifiée par une bonne moitié des choses qu'il avait faites sur la place publique, sans parler de celles qu'il avait faites dans des salles de jeu enfumées, des loges de théâtre et des jardins de plaisir. À sa décharge, Sa Grâce ne pouvait pas deviner à quoi avait ressemblé son existence.

— Je vois, répondit-il poliment à l'homme de loi.

Le capitaine conversait toujours avec la duchesse, les épaules courbées et la tête penchée vers la sienne. Max posa une main sur sa hanche et pianota du bout des doigts. Cette habitude nerveuse avait usé le velours de son manteau à cet endroit.

Il ne pouvait s'empêcher d'avoir l'impression que cet homme essayait de lui couper l'herbe sous le pied. Mais comment ? Le militaire, comme l'avait spécifié tout à l'heure la duchesse, était favori dans la succession, et quoi que l'un ou l'autre puisse faire, cela ne changerait rien.

Cependant, si la duchesse approuvait la fiancée du capitaine, elle lui octroierait peut-être une rente plus importante. Était-ce cela qu'il espérait ? Mille cinq cents livres par an représentaient une somme importante – une véritable fortune, même – mais c'était certainement une bagatelle pour la maîtresse de Carlyle Castle.

— Compte-t-elle choisir nos femmes ? murmura-t-il davantage pour lui que pour l'avoué.

Edwards eut une grimace peinée.

— Pas du tout. Mais... vous ne songeriez pas à épouser une actrice ou une courtisane ?

— Non, répondit Max. Pas du tout.

Il continuait à observer le capitaine. Cet homme cherchait désespérément l'approbation de la duchesse, et il ne le cachait pas.

Max répugnait instinctivement à en faire autant. Lady Carlyle le prenait déjà pour un bon à rien.

Mais peut-être... oui, peut-être venait-elle de lui donner une chance de devenir enfin libre.

2

Depuis près de soixante ans, les Tate produisaient de la faïence dans leur manufacture située au pied de Marslip Hill. C'était une entreprise familiale par excellence : chaque nouvelle génération d'enfants était exposée à toutes les étapes de la fabrication, afin que l'on voie ce qui convenait le mieux à chacun. On épousait les femmes parmi les familles voisines – elles savaient à quoi s'attendre et étaient fières de s'allier aux Tate.

La famille avait le désir de voir les fils reprendre l'affaire. Pendant trois générations, cela s'était déroulé ainsi. Mais le propriétaire actuel de Perusia, Samuel Tate, n'avait pas de fils, seulement deux filles. Et bien qu'elles soient très chères à son cœur, jamais il n'avait regretté l'absence de fils davantage que ce jour, en plein milieu d'une dispute acrimonieuse avec ses deux filles à la fois.

— Papa ! s'écria Bianca avec emportement. Vous êtes devenu fou !

— Pas du tout, répliqua-t-il. C'est une idée de génie et cela signifiera notre avènement.

— *Votre* avènement, riposta-t-elle. Pas celui de Cathy ! Vous voulez gâcher sa vie entière !

Ils se tournèrent tous deux vers la fille aînée, restée silencieuse et morose pendant toute la querelle. Sous leur regard, elle laissa couler les larmes accumulées

dans ses grands yeux bleus. L'une d'elles brilla sur sa joue rose, comme tracée par le pinceau d'un artiste.

— Arrête, Bianca, protesta-t-elle d'une voix que sa gorge nouée rendait rauque. Tu vas trop loin...

Mais celle-ci ne voulait rien entendre.

— Oui, la gâcher, répéta-t-elle avec force. Lui briser le cœur au mépris de ce qu'elle souhaite !

Leur père fit une grimace et secoua une main.

— Ne sois pas si grandiloquente. C'est un excellent mariage. Ta sœur a convenu elle-même que ce ne serait pas si terrible.

Les doigts de Bianca la démangeaient de lui lancer quelque chose à la figure, or un compotier se tenait obligeamment juste à côté, tranquillement posé au coin d'une table. Hélas, c'était l'un des derniers, façonné comme une feuille de fraisier creuse. Des tiges en volutes tenaient lieu d'anses et d'adorables petits chapelets de fruits en festonnaient la base. Il avait été créé par leur meilleur tourneur et c'était une pièce réellement magnifique, aussi s'abstint-elle de le casser.

— Cathy ne devrait pas avoir à dire quoi que ce soit. C'est elle qui aurait dû venir vous parler mariage, et non l'inverse.

— Allons, Bianca, dit Samuel en levant les mains. Veux-tu que je tire un trait sur telle opportunité ? St. James est un gentilhomme. Et surtout, un gentilhomme qui est l'héritier d'un duc.

Il agita un doigt.

— Ta sœur : duchesse ! Et tu voudrais que je lui dise poliment non merci sans même réfléchir à la proposition ?

Bianca croisa les bras.

— Vous voulez dire que vous en êtes seulement au stade de la réflexion ? Et que Cathy aura le dernier mot, qu'elle sera libre de décider sans contrainte ?

Il détourna les yeux.

— Je la conseillerai, bien sûr.

— Vous avez déjà pris la décision !

Bianca fit quelques pas dans la pièce avec agitation, ses jupes tournoyantes menaçant la sécurité d'une rangée de cocotiers sur l'étagère inférieure, avant de s'arrêter brusquement devant sa sœur.

— Cathy, souhaites-tu épouser M. St. James ? questionna-t-elle d'un ton aussi calme qu'elle le put.

Les larmes à nouveau au bord des yeux, Cathy répondit avec hésitation :

— C'est... C'est un très bon parti. Et un grand honneur que d'être demandée...

— Et souhaites-tu devenir sa femme, vivre à ses côtés et porter ses enfants, asservir tes désirs aux siens, subir ses humeurs et satisfaire ses caprices jusqu'à ce que la mort vous sépare ? ajouta Bianca.

— Et c'est toi qui m'accuses de l'influencer ! protesta leur père en bondissant de son siège.

Une nouvelle larme coula sur le visage de Cathy.

— Bianca... murmura-t-elle.

— Réponds.

Cathy darda les yeux vers leur père, qui fulminait à présent dans son coin.

— Je... Je ne veux pas décevoir papa.

— Tu vois ? dit Samuel en allant prendre la main de Cathy. Catherine, ma chérie, je ne souhaite que ton bonheur, ainsi que ta sécurité et ton confort. Un homme tel que St. James peut te procurer les deux.

— Pas avec son argent personnel, intervint Bianca.

— C'est un cousin du duc de Carlyle, poursuivit Samuel en gardant les yeux sur sa fille aînée. Tu te rends compte ! Tu évoluerais dans les cercles les plus huppés, en compagnie de duchesses et de comtesses, peut-être même de princesses. Et il suffirait d'une petite vérole pour que tu deviennes toi-même la prochaine duchesse !

— Vous pourriez peut-être demander au pasteur d'ajouter cela à la cérémonie de mariage, fit Bianca, perfide. « Seigneur Jésus-Christ, faites que les personnes suivantes contractent la petite vérole... »

Les oreilles de Samuel rougirent. Il continua à lui tourner résolument le dos.

— Et il est beau garçon, n'est-ce pas ? Depuis qu'il est venu dîner le mois dernier, les filles n'arrêtent pas de parler de lui.

— Il n'a qu'à prendre l'une d'elles, marmonna Bianca. Ou toutes. Il a l'air d'un libertin...

— Assez ! rugit Samuel, à bout de patience. Je t'ai assez entendue !

— Moi aussi, je vous ai assez entendu ! répliqua-t-elle avec rage. Maman serait horrifiée !

L'accusation vibra dans l'air. Cathy retient son souffle, les yeux écarquillés. Samuel arracha sa perruque et la jeta sur son bureau. Il semblait s'étrangler sur un juron.

— Assez ! coassa-t-il. Assez !

Il contourna le bureau et posa les mains sur ses hanches, ce qui signifiait que la discussion était terminée.

Sans cesser de renifler, Cathy se précipita vers la porte. Elle marqua une pause, crispa les mains sur son tablier, ses joues laiteuses marbrées et les yeux pleins de larmes.

— Bianca, dit-elle doucement. Viens.

Bianca hésita, mais elle n'avait pas le choix : il fallait marquer le coup, décida-t-elle.

Le comptoir entra en collision avec le mur, produisant un fracas jubilatoire. Ignorant son pincement de regret et le cri furieux de son père, elle quitta précipitamment l'atelier, attrapa la main de sa sœur et l'entraîna jusqu'en haut de la colline où se trouvait leur maison.